

Le premier jour du reste de ma carrière

Juliette

Le tapotement régulier de ses ongles s'interrompt un instant et je retiens mon souffle, son expression reste figée dans un mélange d'indifférence, de lassitude et de botox. Sa bouche, légèrement entrouverte dans une moue sensuelle et snob, me donne l'impression qu'elle s'ennuie suffisamment pour penser à prendre la pose.

Cela fait 5 minutes et 38 secondes que je me tiens devant Yulia. 5 minutes et 38 secondes de silence, l'énervant bruit de sa manucure sur la coque de son téléphone mis à part.

— Hmm... Ah ! c'est bon, finit-elle par lâcher alors que je frôle l'apoplexie.

Elle se remet en mouvement, fait rebondir ses souples boucles dorées en étirant sa nuque, comme si elle se réveillait d'une microsieste réparatrice ou que quelqu'un avait enfin appuyé sur le bouton « Play ».

— Mon embauche est validée ? reformulé-je, excitée.

— Oui. Les actionnaires et le codir n'y semblent pas défavorables, répond-elle avec lassitude, inconsciente de la fanfare et des trompettes qui entament un air victorieux dans mon cerveau.

Elle lève un doigt griffu et ajoute avec son faux accent russe :

— Il reste des détails à finaliser. Voyez cela avec Vincent.

Qu'a-t-elle dit après « oui » ? Je ne peux pas l'affirmer, mais ma joie est telle que je m'apprête à l'enlacer. Je me ressaisis à temps et la salue avec une petite révérence, prise au dépourvu. Je ne m'étais pas préparée

à prendre congé sur une note positive. Je recule jusqu'à la porte en souriant bêtement. Mais elle ne me regarde déjà plus, de nouveau happée par son écran et la courbe d'une mère.

Je traverse le couloir en direction du bureau d'Élise dans un pas chassé incontrôlé. À mon approche, mon amie et collègue lève la tête de son PC, engin bardé de stickers multicolores, attendant le verdict. Elle comprend en voyant mon sourire béat.

— Oh, mon lapin ! Je le savais ! s'exclame-t-elle. Je le savais ! Tu es la meilleure !

Élise et moi nous sommes rencontrées lors de mon premier jour chez *Perceptive*, ce fut un coup de foudre amical immédiat. Elle appartient à cette espèce qui réchauffe tout autour d'elle par son rire communicatif, sa voix sensuelle, son attitude tactile ou encore par ses courbes accueillantes.

Après un saut sur ses deux pieds, elle m'étreint et entame une danse de la victoire — un adroit moulinet des bras et des hanches — que je rejoins avec moins de grâce.

À l'heure du déjeuner, les filles s'esclaffent dans la salle de pause lorsque je corrige ma dernière pige en tant que stagiaire. Je sens la pression qui s'installe face à mes nouvelles responsabilités, même si j'ai rêvé de ce moment depuis mes débuts. Ma concentration est cependant mise à rude épreuve, car Élise imite Yulia quand elle se prend en selfie, Paula, de la rubrique sport, en postillonne son taboulé de boulghour végétarien et Li-Wei, la journaliste culture, tape sur la table, les larmes aux yeux.

Je relève la tête et esquisse un sourire devant cette scène. Mes collègues sont intenables, jusqu'à ce qu'elles aperçoivent Vincent qui passe dans le couloir derrière la porte vitrée. Il soulève un sourcil curieux face aux gloussements de gallinacés émis par mes camarades. Elles retrouvent alors un semblant de sérieux — enfin si l'on veut — car j'entends toujours

Paula qui pouffe et je vois les épaules de Li-Wei secouées d'un fou rire silencieux.

— Bordel ! nom de nom ! vous vous rendez compte à quel point notre rédac chef est sexy ! grogne Li-Wei en s'éventant avec le prospectus d'un restaurant turc, les yeux brillants.

— Ne sommes-nous pas venues à ton mariage il y a moins d'un mois ? demande Paula.

— Allons... tout le monde a déjà fantasmé sur Vincent ! réplique Li-Wei.

— Pour moi, il a un détail en trop, objecte Paula, mais j'admets qu'il est très beau garçon.

— Et un sacré détail, d'après les rumeurs... commente Élise.

— Élise ! la gronde Paula en riant de plus belle. Imaginez si nous étions des hommes en train de parler d'une femme !

— C'est grâce à ces rumeurs qu'il enrichit sa collection.

— Et toi, Juliette, qu'en penses-tu ?

— Moui... fis-je.

— « Moui » ? s'offusque notre journaliste culture. Vincent peut être un « oui », un « non » qui signifie « oui », mais en aucun cas il ne peut être un « moui » ! Sauf si...

La jeune femme plisse la bouche dans une moue suspicieuse.

— Sauf si... tu veux nous faire croire que tu n'as pas de *crush* pour lui parce que tu te le tapes déjà...

Elle soulève les sourcils comme un cartoon en pointant son index vers moi.

— Tu m'as démasquée ! déclaré-je en levant les deux mains.

— Pfff ! Juliette et Vincent ! N'importe quoi ! s'esclaffe Élise. Ce serait comme Tintin et Milou ou Han Solo et Chewbacca...

Paula grimace.

— Je ne sais pas trop comment je dois le prendre, ris-je. Pourquoi suis-je un truc à fourrure dans chacun de tes exemples ?

— Ah ! non ! c'est lui, l'acolyte poilu des duos !

— Alors la Belle et la Bête ? propose Li-Wei.

— Sérieux, les filles, vous ne comprenez rien ! Je voulais appuyer sur la relation platonique entre Ju et Vincent, la Belle et la Bête, ça pue la tension sexuelle, non ?

— Aaah ! faisons-nous en chœur.

— Moi, je te verrais bien avec Lenny, rêveasse Li-Wei.

Mon amie tchipe en faisant un geste du revers de la main.

— Lenny... ! Arrête un peu de marier ma Juju à n'importe qui ! feint de râler Élise.

Toutes rigolent.

— Bon, allez, je dois couvrir le dernier scandale, « dopage au centre équestre », lance Paula en poussant sa chaise sous la table.

— Et moi, la pièce déprimante de J. M.

— Bon courage, les filles.

Les deux journalistes disparaissent dans le couloir.

— On se boit un coup pour fêter ça ce soir ? propose Élise.

— Champagne, 20 h, QG.

— C'est noté, bébé.

— Je vais voir Vincent, l'informé-je avec un clin d'œil.

— Fais gaffe à ta culotte, Chewie !

Le bureau de Vincent est à l'opposé de l'aile, mais ces trois bonnes minutes de marche sont toujours bien récompensées. Tous les prétextes sont les bienvenus pour rompre avec la sédentarité.

Je frappe contre la porte portant la plaque « Rédacteur en chef » et attends son invitation. Après quelques secondes, une jeune femme sort de la pièce en reboutonnant le décolleté de son chemisier. Elle m'adresse un sourire complice signifiant : « Oups, prise en flag ! ».

Vincent nous fait vraiment à toutes le même effet.

— Entrez, me répond la voix chaude de mon boss.

— Bonjour ! le salué-je.

Il me gratifie de cet air joyeux et passe ses doigts dans sa mèche éternellement indomptée.

— Ah ! ma stagiaire ! s'exclame-t-il, abusant de son éblouissante dentition.

Ses fossettes se creusent de chaque côté de ses lèvres étirées alors qu'il m'offre son classique regard pétillant. A-t-il seulement conscience de l'effet généré par cette simple expression ? Qui a coupé la clim ?

Il referme son PC et contourne son bureau pour me tirer la chaise. Je l'ignore et je m'assois sur son espace de travail, les pieds se balançant dans le vide.

— Je n'interromps rien ? m'enquis-je poliment en montrant du pouce la direction prise par la visiteuse.

— Rien qui ne compte suffisamment, plaisante-t-il d'une voix suave.

— Désolée, je ne viens pas pour ça...

— Tu en es bien sûre ? Parce que nous pourrions rendre cette journée bien plus plaisante...

Il s'approche de moi, assez près et assez longtemps pour que je perçoive les notes boisées de son parfum de mâle en chasse, puis il recule d'un pas. Vincent sait décidément maîtriser son art. Ses yeux gris balayent ma robe pull et j'ai la sensation qu'il voit à travers. Il ne fait aucun doute qu'il choisirait ce pouvoir s'il y avait un catalogue pour superhéros.

Je déglutis, j'en ai presque oublié le motif de mon passage.

— Monsieur Leclair ! le réprimandé-je, amusée. Pas de ça avec moi.

— Pas de quoi ?

Il me sert son air de gendre parfait. Ceux qui le maîtrisent sont les pires.

— N'abusez pas de votre statut avec votre petite stagiaire, joué-je, alors que clairement je meurs d'envie qu'il le fasse.

Nous partageons un regard et je sais que nous pensons à la même chose. Je suspends cette insoutenable tension par un vif éclat de rire. Pour conclure, je lui offre une accolade amicale et platonique avant de déposer un baiser sur sa joue barbue.

Pfion !

— Tu es plutôt douée, s'esclaffe-t-il.

— Je pourrai me reconverter dans le film amateur si j'échoue dans la presse...

— Ça n'a d'ailleurs pas l'air d'être à l'ordre du jour. Je viens de recevoir le mail de Yulia. Alors, c'est officiel ?

J'opine. Il m'adresse ce sourire qui déborde d'une joie sincère.

— Plus sérieusement, je me réjouis que tu rejoignes mon équipe.

Il me prend dans ses bras et je lui rends son étreinte. Il s'attarde quelques secondes avant de s'écarter, puis émet une petite toux pour s'éclaircir la voix.

— Je regarde ton contrat dans les prochaines heures. En attendant, voici ta première mission de journaliste.

Il me tend une pochette cartonnée.

— Tu commences fort : interview de la ministre des Affaires étrangères à 17 h !

— Quoi ? Aujourd'hui ? Moi ?

— Oui, Lenny décolle à 15 h, il ne sera pas rentré à temps. C'est trop pour toi ?

Je secoue la tête avec vigueur.

— Super. On se retrouve quand tu auras fini pour boire un verre et trinquer à ta réussite ? m'invite-t-il.

— Élise a été plus rapide. Mais on peut se voir après si tu veux. J'ai vraiment envie de connaître la fin de ce film...

Je lui adresse une expression lourde de sous-entendus. Et il déglutit à son tour.

— Merci d'avoir répondu à mes questions, madame la ministre.

Je coupe mon magnétophone.

— Je vous en prie. Merci à vous pour leur pertinence.

Pour une première interview préparée au pied levé, je m'en suis plutôt bien sortie. Je suis très satisfaite des réponses obtenues. La politicienne attrape un petit chiffon et nettoie ses lunettes. Puis elle les repositionne sur son nez pour m'observer.

— Je vais vous accompagner au *shooting*, l'informé-je. Cela se passe au premier.

Elle me suit dans les couloirs jusqu'à l'ascenseur. Une fois à l'intérieur, alors qu'elle est placée à moins d'un mètre de moi, je ne peux plus ignorer qu'elle me scrute avec attention. Elle plisse même les yeux en inclinant la tête. Je me sens rougir et je me mets à contempler les boutons des étages.

— Pardonnez-moi, vous devez me trouver impolie de vous fixer de la sorte, dit-elle finalement. C'est que votre visage me rappelle d'anciens souvenirs.

— Ah oui ?

— Vous devez savoir que vous ressemblez beaucoup à votre maman. J'approuve, je suis « son portrait craché », paraît-il.

— Vous avez connu ma mère ?

— Oui... C'est vieux. Nous avions autour de 22, peut-être 23 ans. Nous fréquentions les mêmes cercles et elle s'occupait de la distribution des flyers et du recrutement pour les manifs. Elle était si... comment dire ? battante ? tenace ? Cette femme a été un modèle pour moi, un véritable symbole du *girl power*.

— Vraiment ?

— Avez-vous entendu parler du *sitting* de Marcoule ?

— Non.

— Ah ! quelle histoire ! C'était en 1983. Nous nous sommes enchaînés pour manifester contre l'enfouissement des déchets nucléaires. Il pleuvait des trombes d'eau. Nous avons tous fini par abandonner, trempés et gelés. Arthur et votre mère ont été les derniers à tenir le coup, ils ont dû se faire déloger par la police au bout de trois jours... Ah, ces deux-là, ils étaient si acharnés...

Elle sourit en se remémorant ce lointain souvenir.

— Comment va-t-il d'ailleurs ? me demande-t-elle. Ça fait longtemps que je n'ai pas entendu parler de lui. Il a complètement disparu des radars...

— Arthur ?

— Oui, Arthur Carpentier.

— Le reporter ? Ma mère et lui se connaissaient ?

— Je suis surprise que vous ne le sachiez pas. Ils étaient inséparables. Votre mère ne le voit plus ?

— Maman est décédée il y a 23 ans.

Flûtes et Pipeau

Juliette

Luke débouche la bouteille de champagne dont le bouchon de liège saute dans un « pop ! » joyeux. Le barman verse le liquide avec tant de doigté qu'il ne mousse même pas.

— À ma nouvelle collègue ! s'exclame Élise, avant de descendre la moitié de son verre d'une unique traite.

Je bois à mon tour. Je savoure cette victoire et ce moment précieux.

— Au fait, tu ne m'as pas dit comment *le Collectionneur* a pris la nouvelle.

— Très bien, réponds-je en plongeant le nez dans ma flûte.

« Le Collectionneur » est le petit sobriquet choisi par Élise pour désigner Vincent. Sa version longue, « le *Collectionneur de culottes* », est légèrement moins subtile. Pourquoi ? La raison est probablement liée au fait qu'il y a toujours une ou plusieurs nanas dans son périmètre prêtes à abandonner leurs dessous. Il leur joue le tour du regard intense pendant qu'elles remuent leurs crinières brillantes et entreprennent une chorégraphie de gestes innocents, mais un peu trop tactiles quand même. Pour résumer, il aime les femmes et c'est scientifiquement réciproque, comme la discussion de ce midi me l'a encore démontré. Il assume sans rougir ce petit vice, et il se montre très imaginatif lorsqu'il s'agit de se le faire pardonner.

Au travail, cette réputation est un secret très mal gardé, voire pas du tout. Ses collaborateurs – qui n’hésitent pas à le taquiner sur le sujet – savent également l’apprécier en tant que rédacteur en chef. Penchants mis à part, il est respecté pour son management bienveillant et pour avoir offert au journal une ligne éditoriale moderne et authentique.

Bon, j’avoue, je suis tombée dans le piège moi aussi. J’ai tendance à abuser du secoué de chevelure et des accolades innocemment calculées en sa présence. Or, si Élise connaît l’effet que notre rédac chef a sur moi et sur toute la gent féminine hétérosexuelle, elle ignore cependant que nous avons dépassé le stade de la parade nuptiale... à maintes reprises.

Bien sûr, je ne me leurre pas sur les attentes, ou plutôt sur l’absence d’attentes de Vincent. Il ne se cache pas de voir d’autres femmes et cela me convient très bien. À l’inverse, je suis totalement au clair sur les miennes. J’ai moi-même des réticences à m’engager. Fréquenter un homme comme lui est donc l’assurance parfaite de ne pas dérafer vers une quelconque promesse mutuelle, avec toutes les conséquences qui accompagnent ce type d’attachement.

Le mot d’ordre est de se faire du bien, point.

Afin d’éviter toute interférence sur notre sphère professionnelle, j’ai gardé secrète notre aventure, si on peut appeler cela ainsi, et nous évitons tout rapprochement au boulot.

Ce qui se passe au bureau reste au bureau, quant à ce qui se passe sur son canapé, dans mon lit ou sur le plan de travail de sa cuisine, eh bien... vous avez compris l’idée. Notre liaison n’a en rien altéré mon sérieux, mon investissement et j’ai été très ex-pli-ci-te sur ma volonté de ne pas bénéficier de traitement de faveur.

J’aurais pu en parler à Élise, mais je n’ai trouvé ni les mots ni le moment au départ, et ça fait maintenant bien trop longtemps que ce petit secret/mensonge s’est installé. Aujourd’hui, je ne sais plus par quel bout le prendre.

Je crois que nous avons trop blagué sur l'existence d'une vitrine de petites culottes chez Vincent pour admettre que s'il tenait une telle collection, la mienne trônerait parmi les trophées.

— La tournée du super boss, déclare Luke avec son accent irlandais en déposant quatre autres coupes pleines sur le bar.

Il a l'air aussi sobre qu'un enfant de chœur alors que je commence à dénombrer plusieurs Luke.

— Super ex-boss ! m'écrié-je avec un large sourire et un mouvement chancelant sur le haut de mon tabouret.

— Pfff. J'espère que la nouvelle *waitress* saura nettoyer le vomi dans les toilettes avec autant de... comment on dit ?

— « d'application ? », « de javel ? », proposé-je.

— Exactement. Tu vois, je ne peux pas me passer de toi.

Matthew, l'associé de Luke, vient ranger une caisse de verres derrière le bar. Les paupières d'Élise se mettent à battre un peu trop vite en détaillant le bel Irlandais. C'est vrai que ces deux garçons sont charmants, dans le genre à porter un tartan et galoper à cheval dans un paysage verdoyant le long d'une falaise accidentée.

Je suis serveuse à l'Irish Corner depuis plus de deux ans, j'y ai bossé autant d'heures qu'il m'a été possible d'en caler dans mon emploi du temps. C'est grâce aux pourboires et au maigre salaire que j'ai pu payer mon loyer jusqu'à présent. Mais désormais, je vais pouvoir prétendre à une rémunération pour mes articles !

Quand j'ai annoncé ma démission aux garçons, ce duo de papas poules m'a chaudement fait part de sa fierté, surtout Luke, leur porte-parole, car Matthew n'est pas du genre à exprimer une quelconque émotion – ou quoi que ce soit – et encore moins en français.

Nous nous offrons plusieurs tournées de champagne, que mon salaire me permettra enfin d'assumer. Je finis un énième verre et sens l'excitation grimper en rêvassant de la deuxième partie de ma soirée pendant qu'Élise glousse à toutes les blagues de Matthew, qui n'en sont pas vraiment

puisqu'il ne fait que grogner et transmettre aux clients les montants à payer.

Mes yeux se posent sur l'horloge au-dessus de lui. Elle indique qu'il n'est pas loin de... de 23 h !

Merde ! J'ai perdu la notion du temps ! Je suis en retard !

Je cherche mon smartphone pour prévenir Vincent, mais l'écran reste noir. La batterie de mon vieux téléphone est encore à plat.

— Je dois y aller, les amis, annoncé-je.

— Déjà ?

— J'aimerais éviter de devoir faire une sieste aux toilettes durant mon premier jour en tant que journaliste.

Je traîne Élise, ou Élise me traîne, ou nous nous traînons mutuellement, en riant et titubant, jusqu'au boulevard le plus proche pour rentrer. Il fait frais et humide, mais il s'agit de l'une de ces nuits douces et heureuses qui restent à jamais gravées.

— À demaaaaain, collègue ! chantonne-t-elle avec un trémoussement des épaules pendant que je m'engouffre dans mon taxi et qu'elle se dirige vers le sien.

Mon chauffeur me libère devant le bel immeuble haussmannien de Vincent. Je compose le code que je connais par cœur – du fait de ma mémoire exceptionnelle uniquement – puis monte les marches de l'escalier typiquement parisien en bois lustré, recouvertes d'un classique tapis de velours rouge.

Arrivée au troisième étage, je frappe doucement à la porte. Un peu ivre et tout juste essoufflée, je pose mes mains sur mes genoux et me plie en deux pour combattre un vertige.

J'entends que quelqu'un regarde par le judas.

— C'est votre livraison de stagiaire ! blagué-je en prenant la meilleure intonation libidineuse de mon répertoire.

Je perçois une conversation étouffée suivie de bruits de pas et Vincent m'ouvre enfin. Il a emprunté une expression que je ne lui connais pas. En fait, c'est juste un sourire normal, pas celui qui affole mes hormones et me provoque des bouffées de chaleur.

— Tout va bien ? m'enquis-je en agrippant son t-shirt pour l'attirer vers moi.

Il se frotte la tête en jetant un coup d'œil derrière lui.

— Oui, chuchote-t-il, embarrassé, j'ai un vieil ami de passage. Il est arrivé ce soir sans prévenir. Je t'ai envoyé des messages pour différer. Tu ne les as pas reçus ?

— Je n'ai plus de batterie.

J'aperçois un sac à main dans l'entrée, un Dior. Son vieil ami a des goûts de luxe. Depuis quand me baratine-t-il sur ses conquêtes ?

— Si tu es avec une femme, tu peux me le dire. J'informerai la plateforme de réservation qu'il faut éviter le *surbooking*. Ça fera sûrement baisser légèrement ta note...

— Non, ce n'est pas ça.

— Vincent. Je suis certes dans l'immédiat un peu frustrée, mais je m'en remettrai. Va la retrouver, on se voit demain, au boulot.

Je lui dépose un baiser sur la joue pour clore le débat avant de me détourner avec dignité.

Je redresse les épaules et le buste. Mais c'est le moment que choisissent le champagne, ma maladresse et mes escarpins pour s'allier avec le tapis dans lequel je me prends les pieds.

Et je choisis sans aucune grâce sur mon séant.

— Tout va bien ? demande Vincent.

Le preux chevalier se précipite à mon secours.

— Oui, j'ai juste mal à mon honneur, pouffé-je en frottant mon manteau alors qu'il m'aide à me relever. J'ai un peu trop fêté mon embauche.

— Ça m'embête de te laisser rentrer chez toi dans cet état et je voulais qu'on parle.

Il jette un regard contrarié vers sa porte.

— Ah non ! ne m'embarque pas dans tes idées tordues de plan à trois. Et je ne vais pas non plus dormir sur ton canapé pendant que tu la sautes. J'y vais.

— Juliette, je t'assure que...

— Bonne nuit ! le coupé-je.

Il proteste, mais je suis déjà dans les escaliers.

En regagnant la rue, j'aperçois le taxi qui m'a déposée. Il est toujours stationné devant l'immeuble. Je rentre la tête dans le col de mon manteau et rase les murs : je choisis d'en attendre un autre, un peu plus loin, histoire de ne pas porter davantage atteinte à mon ego.

— Juliette !

Vincent a enfilé un hoodie et des baskets. Il se dirige vers moi dans la rue, l'air renfrogné, les mains enfoncées dans les poches. Même en tenue décontractée, il est outrageusement hot et je ne peux faire qu'aveu de faiblesse. J'ai très envie de lui.

— Je te raccompagne, m'informe-t-il sans plus de cérémonie.

— Laisse tomber, Vincent. Je t'assure que ce n'est pas nécessaire. Sois charitable avec ton invitée et va la retrouver.

Après d'escorter mes paroles, je lui adresse le plus sincère sourire que j'ai en stock. Il réagit pourtant comme si j'avais gardé le silence. Il lève la main en direction de mon taxi, ouvre la portière et me pousse dedans sans ménagement avant de s'y engouffrer lui aussi.

Après un trajet silencieux, le véhicule s'arrête devant mon petit immeuble miteux. Dans mon hall défraîchi, nous ignorons l'ascenseur chroniquement en panne pour emprunter l'escalier et escalader les six étages. Vincent me suit de près, il doit veiller à ce que je reste stable sur mes jambes.

Je suis un tantinet vexée qu'il se soit trouvé un plan B aussi vite – je n'avais que vingt minutes de retard –, qu'il m'ait menti sur la nature de sa visite et qu'il m'ait accompagnée sans prendre en compte mon avis.

Mais puisqu'il est ici, il va pouvoir se faire pardonner.

Je referme ma porte d'entrée derrière nous et me mets aussitôt à me débarrasser de toutes mes vêtements, j'ai hâte qu'il me présente ses excuses.

— Attends, dit-il.

J'ignore son objection et continue mon délicat effeuillage – je titube à peine en ôtant mes bottes – alors qu'il reste debout, là, figé et raide.

Il m'a habituée à être plus entreprenant. Est-ce un nouveau jeu ?

Une fois en sous-vêtements, je m'attaque à lui et dézippe son sweat-shirt pour l'aider à rattraper son retard. Il demeure droit, ce qui ne me facilite pas le travail.

Je me colle à lui, lui mordille le lobe de l'oreille, explore sa chevelure de mes doigts. Ma bouche descend dans son cou.

Toujours aucune réaction.

— Juliette, s'il te plaît.

Je prends cela pour une requête et glisse ma main dans son jean.

Pourtant, il me saisit le bras pour stopper mon exploration et me scrute, en proie à une intense réflexion, pendant...

1...

2...

3...

Trois *trou* longues secondes.

Ses lèvres heurtent alors enfin les miennes, un halo de chaleur irradie de ma poitrine, accélère mon rythme cardiaque jusqu'à enflammer mon visage.

Sans cesser de m'embrasser, ses mains caressent mes cheveux, mes seins, la courbe de ma taille puis s'orientent vers l'intérieur de mes cuisses. Ses gestes sont impatients. Je détecte quelque chose d'inhabituel, comme un empressement, dont l'analyse est rendue difficile par mon état d'ébriété.

Il fait glisser ma culotte le long de mes jambes. Puis, alors que sa bouche parcourt mon épaule droite jusqu'à mon cou, ses doigts effleurent mon sexe. Après quelques minutes d'adroites caresses, durant lesquelles il s'emploie à me faire gémir de plaisir, il cesse.

C'est son truc et ça me rend dingue à chaque fois.

Je grogne. L'attente est insupportable, il joue avec mon impérieuse excitation et me prépare aux ondes de délectation qui ne tarderont pas à remonter de mon ventre.

Il se met debout pour retirer le reste de ses vêtements, sans me quitter du regard. Je prends moi-même le temps d'admirer ses épaules, son torse et le chemin de ses poils qui descend de son nombril...

Je patiente, fébrile, et profite du spectacle.

Enfin nu, il enfile avec dextérité un préservatif et s'allonge sur moi. Il relève nos mains entrecroisées au-dessus de ma tête tout en faisant courir sa bouche le long de ma mâchoire. Il la ponctue de baisers avant de retrouver mes lèvres.

Qu'aimé-je plus que l'odeur de sa peau, le bruit de sa respiration rauque, sa chaleur, la rugosité de sa barbe ?

J'enroule mes jambes autour de lui et je le sens s'insérer en moi. Je me cambre dans un soupir de plaisir et il accompagne mon mouvement d'un nouveau coup de bassin.

Lorsque nous nous retrouvons, nos rapports, bien que très excitants et satisfaisants, ont pour unique but de servir notre jouissance mutuelle. Mots-clés : #performance, #efficacité, #technicité.

Mais, ce soir-là, il ne me fait pas le catalogue éprouvé des positions du *Kâma-Sûtra*, il va et vient, son corps chaud contre le mien, en m'embrassant encore et encore. Je me laisse aller et me presse un peu plus contre lui jusqu'à l'orgasme.

Je m'attends à la scène habituelle post-coïtale : il se redresse, m'adresse une mimique malicieuse et lance une blague du genre « Vous prenez votre stage très au sérieux ». Et c'est à ce moment-là que l'un des deux déguerпит.

Pourtant, ce soir, il déroge à ce rituel. Il blottit son visage dans la courbe de ma gorge. Nous restons l'un contre l'autre, enlacés, dans une singulière douceur. Il enroule autour de ses doigts l'une de mes longues mèches de cheveux, pensif.

Je me surprends à apprécier cet instant d'échange d'affection. Aussi tentant soit-il de m'y laisser glisser, je m'accroche avec fermeté aux frêles branches de ma lucidité.

Nous sommes deux adultes un peu seuls. Nous nous offrons un peu de divertissement lorsqu'un créneau dans son agenda chargé de travail et de conquêtes coïncide avec l'un de mes rares moments libres préservés par mon stage et mon job au bar. Outre notre relation professionnelle et sexuelle, nous partageons une complicité telle que nous pourrions aisément nous qualifier d'amis.

Quoi qu'il en soit, si j'avais encore eu le projet de baisser la garde avec qui que ce soit de l'autre genre, Vincent aurait été le dernier homme avec lequel j'aurais pu me permettre de faire tomber les murailles.

— Tu dors ? chuchote-t-il finalement après de longues minutes, ce qui me tire de mes réflexions.

— Non...

Il s'adosse contre la cloison et je me redresse sur mon coude par mimétisme. Il inspire, les yeux clos.

— Allons-nous continuer à nous voir ? me demande-t-il avec cet air sérieux qui ne l'a pas quitté de la soirée. Enfin, en as-tu envie ?

Il est particulièrement énigmatique. Si je le connaissais moins, je pourrais penser qu'il est contrarié. À moins qu'il ne semble inquiet ?

Je l'observe, perplexe.

— Pourquoi ne le voudrais-je pas ?

— Eh bien, maintenant que tu as eu le poste, tu n'as plus besoin de coucher avec moi.

Je ris, m'attendant à l'entendre faire de même. Mais c'est son mutisme qui me répond et qui me gifle.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Tu insinues que j'ai couché avec toi par intérêt ? Pour obtenir le job ?

Il fronce les sourcils comme si je lui avais parlé chinois avec un accent allemand.

— Bah, pour quoi d'autre ? Tu n'es pas la première stagiaire à utiliser cette stratégie...

Je reste muette. J'ouvre la bouche pour ensuite la refermer, telle une carpe asphyxiée. Je manque d'air, de mots, de discernement. La réalité est en train de se dessiner bien trop nettement, accompagnée de près par une explosive colère. Il va me dire que c'est une blague, il ne peut en être autrement. Mais il garde le silence, et celui-ci parle à sa place.

Je comprends alors qu'il m'a tout ce temps prise pour une opportuniste, capable d'utiliser le sexe pour obtenir des privilèges et des passe-droits. Je sens m'envahir une âpre vague d'humiliation comme je n'en ai pas éprouvé depuis des années. Je sors du lit et enfile précipitamment mes vêtements qui jonchent le sol, prise d'une urgente pudeur. Mes mains tremblent. Le sang bourdonne à mes oreilles. Je fulmine, au bord de l'implosion.

— Va-t'en ! ordonné-je, mâchoire serrée.

— Ta réaction est un peu exagérée, un merci aurait suffi.

Je crains de comprendre. Je lui fais face, furibonde.

— QUOI ?

Il hausse les épaules. *Il hausse les épaules.* Comment peut-il banaliser cette infamie ? cette odieuse trahison ?

— Je pensais que c'était ce que tu voulais.

— Tu n'as pas fait ça...

— Bien sûr que si. Et d'ailleurs, heureusement que je suis intervenu pour que tu aies ce job. Tu crois vraiment que tu l'aurais obtenu, autrement ?

Je ferme les yeux, sentant mon rêve se briser et un tsunami de rage.

— Je ne t'ai JAMAIS demandé une telle faveur, hurlé-je en pointant un index accusateur sur lui. Je n'ai besoin de l'aide de personne.

PERSONNE ! J'ai été exemplaire, j'ai travaillé dur, j'ai travaillé tard ! J'aurais préféré échouer plutôt que de décrocher ce poste de cette façon ! J'ai toujours été claire sur le fait que je n'attendais rien de toi !

— C'est bon, j'ai compris le message, réplique-t-il, froissé — *froissé* ! — en sortant du lit.

Je ne saisis pas son attitude, c'est à moi d'être en colère, de me sentir trahie, humiliée. Il se rhabille et je reste là, le buste haut, les bras croisés sur la poitrine, à le toiser de toute ma haine.

Lorsqu'il claque enfin la porte, ma vie s'affale avec moi.

Enregistrement n° 1

*B*ordel ! comment ça marche ? Ah, ça y est. OK. C'est parti. Hello, ça va ? Putain, c'est mal barré si je débute comme ça... Comment est-ce qu'on rembobine ce truc ?

Hmm. Bon, je vais commencer par le plus difficile : tu vas mourir. Glioblastome stade IV. Oui, je sais, c'est dur à digérer, mais tu y arriveras. Tu as surmonté pas mal d'épreuves dans ta vie et, si ça peut te reconforter, celle-ci est la dernière. Tu peux me remercier pour cette évidence.

Tu es en train de te demander : « si je vais crever, pourquoi cet enregistrement ? ». Parce que ta mémoire est un véritable chantier, par moments, tout se mélange, l'ordre des événements, ce qui est vrai ou pas, qui est là ou pas... Les pertes de repères, les incertitudes et les symptômes se sont intensifiés dernièrement alors j'ai pensé que tu aurais peut-être besoin d'un peu d'aide pour te souvenir.

Tu aurais pu l'écrire, mais bientôt tu ne sauras même plus lire.

Ouais, l'avenir n'est ni limpide ni brillant. Si la curiosité te titille, abstiens-toi d'aller googler. L'oncologue dit que tu ne verras pas 2020. C'est tout ce que tu dois savoir pour le moment.

L'idée d'en finir t'a traversé l'esprit, plusieurs fois, mais avant tu as une dernière chose à faire. Maintenant que tu n'as plus rien à perdre, il est temps de divulguer la vérité. Pour elle. Tu le lui dois. Et aussi pour pouvoir partir en paix.

Sois-en sûr, ils tenteront d'altérer tes souvenirs pour t'en empêcher, ou même tout simplement de t'éliminer. Ils rôdent, ils te surveillent, ils sont au courant qu'il y a un truc qui cloche et ils sont malins.

Alors, méfie-toi. Tu sais ce qu'ils font aux déserteurs ou aux brebis galeuses : Marie a disparu pendant une randonnée, Dominique s'est endormi au volant et elle, elle... Tu ne t'en es jamais remis, pas vrai ?

Bref, si tes pronos sont corrects, c'est bientôt ton tour, donc grouille-toi !

Réécoute et enregistre ici ce qui te semble important.

Vérifie que la baraque est fermée, barricade-toi autant que possible... Tu as des réserves de bouffe dans la cave.

Et ne fais confiance à personne.